

# "Les semences paysannes ont des atouts dans les conditions limitantes"

*Produire ses propres semences de maïs, ses propres variétés plus adaptées à des systèmes bas-intrants, à des conditions pédo-climatiques pas toujours optimales, c'est l'expérience que partagent aujourd'hui 300 agriculteurs en France.*

L'histoire des semences paysannes en maïs commence en 2000 dans le Périgord. Bertrand Lassaingne, agriculteur bio, veut produire ses semences, pour échapper au risque OGM : il faut revenir aux variétés d'avant les hybrides. Mais où les trouver ? Au Guatemala, pardi ! Il en ramène 11 variétés, semées sur la première plateforme d'essai en 2001. Pas très concluant, mais le programme est lancé.

Depuis 2001, d'autres variétés ont été retrouvées. Dans le Périgord d'abord : "de vieilles semences de maïs ont été conservées très localement sur des lopins de terre", explique Jenifer Kendal, animatrice à Agrobio Périgord. En Italie, au Portugal ensuite, grâce à des voyages d'études : "les traditions culinaires ont permis de conserver des variétés traditionnelles, plus gustatives". Dans les frigos de l'Inra enfin, "l'Inra avait fait le tour des campagnes dans les années 60". Deuxième problème : retrouver le savoir-faire paysan en matière de semences. La sélection massale, méthode la plus simple et la plus ancienne, consiste à sélectionner les épis qui correspondent le mieux aux critères de l'agriculteur : elle exige de réapprendre à observer les plantes. Il faut aussi réapprendre à conserver les semences, les sécher, les stocker.

En Aquitaine, une plateforme d'essais variétaux de maïs population se met en place en 2003. Aujourd'hui 300 agriculteurs en France (dont 7 en Ille et Vilaine, voir ci-contre) essaient, multiplient et parfois cultivent ces variétés. L'expérimentation, indispensable, donne aussi un cadre réglementaire au travail des paysans : les semences paysannes ne sont pas commercialisables. Elles ne peuvent en plus ni s'échanger ni se donner !

Chaque agriculteur s'engage à isoler la parcelle de culture, à réaliser des observations de terrain pour pouvoir capitaliser les données empiriques et à restituer de la semence en retour.

Les résultats ? Des agriculteurs engagés depuis 5-6 ans commencent à augmenter leurs surfaces de maïs population initialement limitées à quelques ares. Dans des conditions classiques, là où un hybride rend 100 qx/ha, le rendement des variétés

population est inférieur, d'au moins 10 quintaux, parfois de beaucoup plus. Mais en conditions limitantes, sur des coteaux sans irrigation, les variétés population se révèlent plus performantes. Il y a bien sûr des variétés qui sortent du lot, 20 à 30 sont cultivées pour la production. Les autres (en tout il y en a une centaine) sont en phase d'expérimentation : « elles ne sont pas assez productives soit du fait de leur dégénérescence, soit parce qu'elles sont adaptées à un milieu très particulier ». L'association n'a pas vocation à être un conservatoire de semences, mais ne veut pas tout miser sur quelques variétés. Les variétés ont vocation à évoluer avec l'homme, bref c'est "une conservation dynamique". "Si deux agriculteurs différents sélectionnent une même variété, ils obtiendront au fil des années des résultats différents, liés à leurs conditions pédo-climatiques et à leurs critères de sélection". Au niveau économique, on a peu de résultats, ce n'est pas le principal moteur des paysans : "ils ne veulent plus être dépendant des semenciers. Certains se passionnent : ils retrouvent le sens de leur métier".

Tout ce travail finit cependant par donner à Agrobio Périgord et au réseau semences paysannes un début de reconnaissance. "Au début on nous prenait pour des fous. Repartir de zéro dans le travail de sélection ! Aujourd'hui on produit des résultats : la diversité génétique des variétés population a des atouts quand les conditions de production changent, par exemple quand on réduit les intrants". Le Conseil régional d'Aquitaine, le FEADER et des fondations les soutiennent. Des chercheurs de l'Inra s'intéressent au sujet. Ainsi le projet SOLIBAM réunit 22 partenaires publics et privés issus de dix pays européens, deux pays africains et un centre de recherche international. Il vise à développer des stratégies combinant la sélection végétale et l'innovation agronomique pour l'agriculture biologique et l'agriculture à faibles intrants.

NATHALIE GOUÉREC, CEDAPA

Plus d'infos :

<http://www.semencespaysannes.org/>

## DEFINITION

Les semences paysannes sont des semences directement issues de celles que les paysans ont sélectionnées et multipliées dans leurs champs avant le développement au XIXe siècle de la sélection variétale en lignée pure moderne. On parle couramment dans le cas des semences paysannes de variété-population pour marquer l'importance de la diversité intravariétale au sein de la même variété. Ce ne sont donc pas des semences fermières qui sont des graines de deuxième génération produites par les agriculteurs à partir des semences certifiées. (Wikipédia)

Première conséquence : on ne peut commercialiser en France de semences paysannes. Les variétés commercialisables doivent en effet être « homogènes et stables », ce que ne sont pas par nature les variétés population : « les plantes d'une variété population se ressemblent entre elles, mais ne sont pas génétiquement identiques », explique Jenifer Kendal, animatrice de l'association Agrobio Périgord.

## PRÈS DE CHEZ NOUS

En Ille et Vilaine, sept paysans se sont engagés dans le programme expérimental d'Agrobio Périgord. « On a choisi cinq variétés par rapport aux références d'Agrobio Périgord, en prenant en compte deux critères, l'indice de précocité et le potentiel de rendement. Il a eu une journée de formation sur la sélection massale ». Les résultats ont été très hétérogènes en terme de rendement : « entre excellents et décevants ». Et la précocité ? « il y a eu entre 8 et 15 jours de décalage par rapport aux hybrides, avec pas mal d'hétérogénéité entre les plants. Evidemment comme la précocité est un des critères de sélection, ça n'a pas été un problème. On a conservé les épis matures en premier ». Les éleveurs restent très motivés et ont semé à nouveau la même variété cette année, toujours en petites parcelles.

# Semences paysannes, de l'économie au sens du métier

Pour Bruno Joly, éleveur laitier dans la Vienne, la production de semences paysannes, en particulier de maïs constitue une des stratégies pour s'adapter au changement climatique. Économiquement il s'estime gagnant. Mais la semence paysanne, c'est bien davantage, c'est le sentiment d'avoir un métier plus abouti.

**La ferme**  
**140 ha de SAU**  
**500.000 litres de lait produits**  
**4 actifs**  
**15 ha de maïs**  
**23 ha de mélanges céréaliers**  
**2 ha de sorgo**  
**100 ha de prairie**  
- 20 ha de luzerne (10 ha en pur, 10 ha avec du trèfle violet)  
- 80 ha de prairies multi-espèces

"On a créé le CIVAM de Chatellerault pour augmenter notre efficacité économique sur les cultures en mettant moins d'intrants", commence Bruno Joly, éleveur laitier dans la Vienne. Au bout de quelques années, c'est l'impasse sur le maïs et le tournesol : "les charges restaient élevées par rapport aux autres cultures, du fait du coût

des semences". Un intervenant de l'Inra vient leur expliquer que "faire ses semences de maïs ou tournesol, c'est impossible, et en plus c'est interdit !" Puis Bertrand Lassaingne, agriculteur du Périgord, leur montre ce qu'il fait, et dès 2005, six agriculteurs de la Vienne mettent en place des parcelles de 1000 m<sup>2</sup> avec des variétés population. "Aujourd'hui, il y a une centaine d'agriculteurs en Poitou-Charente qui cultivent du maïs et/ou du tournesol avec des semences paysannes, et on est une dizaine à ne plus acheter de semences à l'extérieur". Bruno Joly cultive 15 hectares de maïs population, de la variété Lavergne, "une variété créée dans le Périgord à partir du mélange de huit variétés population". Aujourd'hui c'est une variété qui s'est adaptée à sa ferme, et à ses pratiques, qui ne ressemble plus vraiment à la variété d'origine : "mon voisin a semé son maïs. Au bout de deux ans, il avait 40% de grains blancs, quand chez moi je n'en compte que 15 % ! C'est le gros avantage des maïs population : ils s'adaptent à la ferme, et aux objectifs de l'agriculteur". Les objectifs chez lui : "avoir une plante rustique, qui attende les pluies. Les bonnes années, il pleut 550 mm par an, et il n'y a pas d'irrigation". Une plante qui pousse aussi avec peu d'intrants : "je suis en conversion bio depuis le 15 mai, mais avant déjà j'utilisais peu d'intrants".

## Des maïs population plus verts quand ça sèche

Côté rendement, il affiche une moyenne de 12 tMS/ha, "le même qu'avant". L'an passé, il a atteint les 9-10 tMS/ha : "dans des conditions optimales (intrants + eau), le maïs hybride produit plus qu'un maïs population. Mais les mauvaises années, le maïs population s'en tire mieux que l'hybride". Autre atout des maïs population : "dans les fermes qui ont souvent un problème de taupin, le paysan sélectionne au fil des années les pieds qui résistent. Il obtient finalement une variété qui subit moins de dégâts". Au niveau économique, il estime gagner avec des semences paysannes : "je fais le même rendement, mais le maïs est un peu plus riche en protéines et moins riche en énergie. J'économise ainsi 500 kg de tourteaux de colza à l'hectare. Bien sûr, c'est du travail. On y passe l'équivalent de deux journées à deux personnes". Cette année, la question du temps de travail sur les semences s'est posée dans le groupe CIVAM : "pour ma part, je considère que ça fait partie du travail du paysan, comme celui de gratter sa terre. Mon voisin (en bio) a calculé qu'il gagne 80

euros de l'heure à produire sa semence". Mais la satisfaction personnelle dépasse très largement l'atteinte de l'objectif économique : "avoir sa variété propre, celle de sa ferme, c'est une vraie satisfaction. Les gens s'attachent à leur variété. Au début on voulait juste économiser sur le prix des semences, après c'est devenu une passion. Avec la semence paysanne, il y a aussi la dimension du partage, de l'échange".

NATHALIE GOUÉREC, CEDAPA

## PRODUIRE SES SEMENCES, PAR BRUNO JOLY

### ■ Produire ses semences de maïs

D'abord récolter les épis qui servent à la semence. Deux méthodes, également employées : "la sélection massale négative, on enlève ce qui ne nous plaît pas sur la partie de la parcelle destinée à la semence et on récolte le reste au corn piker", ou la sélection massale positive "on récolte à la main les épis qui nous intéressent". Puis le séchage : les épis sont séchés naturellement dans des cribs.

Au mois de mars, "on trie les épis et on passe au battage, avec une petite batteuse, puis on stocke la semence dans de gros sacs". Comme la sélection, triage et battage se font en groupe : "l'an passé on a trié et battu 2 tonnes de semences à 8 personnes en une journée".

Avant le semis, et pour toutes ses semences, Bruno Joly fait des tests de germination : "quand on achète des semences certifiées, leur capacité de germination est testée, et garantie. On ne peut pas prétendre faire le travail des semenciers si on n'est pas rigoureux !" Une année, il observe un taux de germination de 65%, au lieu des 85% attendus : "j'ai semé plus épais pour compenser la différence, et ça a marché. Le maïs population s'accommode mieux d'un semis moins régulier, il garde son potentiel".

"La mise en œuvre peut bloquer certains agriculteurs, reconnaît Bruno Joly. Les gens ne savent plus faire leurs semences, alors ils en font une montagne". Il faut un peu s'équiper, "mais on trouve facilement du matériel à un prix abordable - par exemple on a acheté un trieur à 2000 euros - et on peut s'équiper à plusieurs".

### ■ Produire les autres semences

Bruno Joly produit presque toutes ses semences, y compris les graminées fourragères et les légumineuses. Ainsi il récolte à la moissonneuse-batteuse des petites parcelles de dactyle + lotier, de luzerne en pur, de luzerne + trèfle violet, de sainfoin. Pour les mélanges graminées-légumineuses, un séparateur à grille, acheté en CUMA, peut séparer les graines. "L'avantage que j'ai, c'est d'avoir été producteur de graines de féтуque et luzerne avec Jouffray-Drillaud. Ils sont très exigeants ; il nous ont appris à sécher, à trier les graines". Sur les fourragères, il n'y a pas de sélection, mais il observe là aussi une adaptation des semences à leur milieu.

Les mélanges céréales-protéagineux composés de six plantes (blé, triticales, avoine, pois, vesce, féverole) sont aussi issus de semences fermières, depuis cinq ans. "Je cultive pour la graine 3000 m<sup>2</sup> de triticales et d'avoine en pur, et 1 ha de pois-féverole (pour éviter que le pois ne verse), pour recomposer les bonnes proportions du mélange que je veux semer. Mon mélange est de plus en plus beau".